

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 67 (1928)  
**Heft:** 7

**Artikel:** Théâtre Lumen  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-221673>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

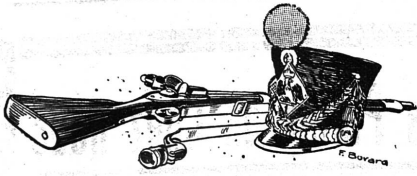
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 26.11.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**



**NOTES DE JEAN-MARC BUSSY**  
(Suite.)

A Burgos, Bussy admire la superbe cathédrale, mais trouve la ville fort laide. Il y fait la rencontre d'un Vaudois, établi cabaretier depuis longtemps. Bussy est désigné pour remplir chez son compatriote les fonctions de sommelier durant le séjour des troupes.

On atteint Valladolid le 1er avril. La troupe est logée dans un couvent. Le 18, éclate une émeute. Les paysans envahissent la place principale. Le bataillon prend les armes. Cent dragons de la reine (cavalerie espagnole) chargent les émeutiers, soutenus par quatre pièces d'artillerie.

Le soir, tout est rentré dans l'ordre. « Ça nous donne à penser pour l'avenir », déclare Bussy.

« Valladolid est une grande et belle ville. Il y a beaucoup de couvents. On ne voit toute la journée que moines blancs, moines gris, moines noirs, capucins, religieuses. On entend sans cesse sonner les cloches, quoique plusieurs couvents soient abandonnés. »

Le lundi 26, départ pour regagner Burgos. Désormais, les armes seront toujours chargées, car les ennemis se rassemblent dans les montagnes. Souvent les vivres feront défaut.

« A une demi-lieue de Cabezon, nous rejoignons des troupes françaises. Les armes sont inspectées ; on change les pierres à feu. Bientôt nous découvrons une armée espagnole, de l'autre côté de la rivière. C'était le 12 juin, à 10 heures du matin. Nous avançons au pas de charge dans la direction du pont. Les boulets effleurent nos baïonnettes. Nous faisons halte. Nos grenadiers avancent avec des corps français et se battent près d'une heure au bord de la rivière. Nos deux compagnies passent le pont. Les Espagnols se retirent sur Valladolid et dans les montagnes. On fait des prisonniers qui sont immédiatement fusillés, car ce sont des paysans, des franc-tireurs. Nous poursuivons l'ennemi. La route est jonchée de pains, de charpie, d'équipages, que l'ennemi abandonnait.

« Un Vaudois, nommé Roland, a déserté l'armée espagnole et est venu se joindre à nous. Il est entré dans les grenadiers.

« A partir du 22 juin, nous sommes de nouveau dans les montagnes. Dans un défilé, une troupe de paysans nous attaque à coups de canons. Nous passons à gauche et à droite de la gorge. La fusillade s'engage. Nous fonçons sur l'ennemi. Il se retire, abandonnant deux canons. Deux croix d'honneur sont promises par le général d'Armagnac, qui est avec nous. »

Pendant les jours qui suivent, ce ne sont qu'escarmouches et embuscades. Notre Vaudois a la chance de n'être pas même blessé. On lui prend son fusil. Il en trouve un autre. Il se met à marauder, car, dit-il, il n'y a que ce moyen de ne pas mourir de faim.

C'est ainsi qu'il arrive à Santander, où, pour la première fois de sa vie, il s'aventure sur la mer : il doit monter la garde sur un bateau de pêche.

Les Espagnols avaient réuni une armée de 30.000 combattants sur le plateau de Rio-Seco. Bessière les attaqua avec 12.000 hommes. Son plan consistait à porter la plus grande partie de ses forces sur le front de l'ennemi, tandis que le général Merle l'attaquerait par derrière. Ce plan réussit à merveille. Les Espagnols se virent entourés, furent saisis d'effroi, se rompirent et s'enfuirent en désordre, abandonnant leur artillerie.<sup>1</sup>

Cette bataille coûta aux Espagnols 5000 hommes et 15 pièces de canon.

<sup>1</sup> Le maréchal Bessières, concentré à Burgos, était chargé de dompter les insurgés de la Galice et des Asturies et de maintenir les communications avec la France.

<sup>2</sup> Elias Regnault : *Histoire des campagnes de Napoléon Ier.*

Les Suisses furent rappelés de Santander pour renforcer l'armée française.

« Le 4 juillet, dit Bussy, nous reprenons la route de Valencia, à travers les monts Cantabres. Le bataillon arrive le 14 à Rio-Seco. Il est placé en avant d'un village, dans la plaine, et forme la réserve. On nous fait changer les pierres à feu et ouvrir les paquets de cartouches.

« Du village, nous apercevons l'armée française (celle de Merle sans doute) qui monte, l'arme au bras. Les Espagnols sont sur le plateau. Ils attaquent à 10 heures et demie. L'armée française continue à monter sans tirer. Arrivée au bord du plateau, elle se déploie et la bataille s'engage. Bientôt, nous ne voyons plus rien. On n'entend que les décharges de l'artillerie. A 2 heures et demie du soir, l'armée espagnole commence à se débander. A 3 heures, la fusillade se ralentit et s'éloigne. Les Espagnols se retirent. En 4 heures, l'armée française, commandée par le maréchal Bessière, a vaincu 60.000 Espagnols occupant une bonne position. Beaucoup de blessés arrivent au village, tant des nôtres que de l'armée ennemie. Un de nos généraux, parcourant le champ de bataille, a été tué d'un coup de feu d'un ennemi blessé.

« Nous repartons le 15, suivant l'armée qui poursuit les Espagnols. »

\* \* \*

Le 20 juillet, le roi Joseph faisait son entrée à Madrid. Pas un habitant ne se montra dans les rues. Les fenêtres et les portes restèrent closes : singulière prise de possession d'un trône !

Bientôt, des nouvelles désastreuses arrivaient d'Andalousie : Lefebvre-Desnouettes avait échoué devant Saragosse ; Moncey devant Valence. Puis était venue la honteuse capitulation de Dupont à Baylen (19 juillet 1808), puis le soulèvement du Portugal, où 50.000 hommes menaçaient Dupont à Lisbonne, puis le débarquement des Anglais dans la Péninsule, sous les ordres de celui qui fut plus tard Lord Wellington.

Joseph dut quitter Madrid. Les Espagnols reprirent l'offensive. L'armée de Bessière elle-même dut battre en retraite sur Burgos. Après quatre jours de bivouac sur la terre brûlée et sans ombrage, le bataillon des Suisses est chargé de soutenir la retraite.

Il arrive à Burgos dans un grand dénuement, ayant souffert de la faim, de la soif, et après neuf jours de marches pénibles par des chemins de traverse. On bivouaquait le jour, on marchait pendant la nuit.

Un jour, tandis qu'on était au bivouac, non loin de la ville de Torquemada, dans une grande plaine, arrive le roi Joseph. Il passe en revue le bataillon et donne une piécette à chaque soldat. « Si nous avions perdu la bataille de Rio-Seco, dit Bussy, le roi et son armée étaient pris. »

« La retraite continue. Près de Briviesca, nous établissons une sorte de camp, avec des baraques en branchages. Nous sommes en ce moment trois bataillons : un de la 3e légion, un du 2e régiment suisse, le nôtre. Je vois pour la première fois les colonels de Castilla, du 2e régiment, et Tomasset, du 3e.

« Nous sommes très mal dans ce camp, couchés sur la terre, et souvent dans l'eau. Nos habits sont usés et en loques. Les poux commencent à nous visiter, et les vivres sont rares. »

En septembre, escarmouches, expéditions dans les montagnes de la Biscaye. La maraude fleurit au camp. Bussy prend des poulets. D'autres Vaudois ramènent des moutons.

Après cinq semaines passées dans ce camp, nos soldats reprennent la marche en arrière. Ils se retrouvent au défilé de Pancorbo, ensuite devant Vitoria.

Nous sommes relevés par un bataillon français et envoyés à la poursuite de l'ennemi dans les montagnes de l'Aragon. Il pleut, il pleut sans cesse maintenant. Les vivres manquent. Pas de bois pour faire du feu. La paie ne se fait plus depuis deux mois. Nous allons quand même... Despland, de Grandson, meurt subitement.

« Nous longeons l'Ebre. Des guérillas nous tendent des embuscades. Il faut être sur ses gardes. Nous traversons des vignes. C'est l'époque de la vendange. On ne peut rien voir de plus

beau que ces raisins. Ils sont noirs, et doux comme du miel. Les grains sont gros comme ceux de la treille qui monte sur le prunier, au jardin de mon père. Ces vignobles sont garnis d'oliviers chargés de fruits encore verts, de la grosseur d'une petite prune...

« Le 8 novembre, à la tombée de la nuit, nous étions de retour à Bugos. Nous apprenons qu'il vient de se livrer une grande bataille, qui a duré du matin à quatre heures du soir. On nous dit que l'empereur lui-même y commandait. »

Napoléon, en effet, était arrivé sur le théâtre de la guerre. Le 3 novembre, il se trouvait à Bayonne ; le 5, à Vitoria, où il rencontrait son frère qu'il allait reconduire à Madrid. L'armée espagnole d'Estramadure avait été attaquée et vaincue à Burgos par le maréchal Soult. L'empereur était entré dans la ville avec sa garde.

« Je suis de garde, dit Bussy, sur le champ de bataille, avec mon lieutenant Jayet. Des morts nous servent de bancs, autour de notre feu. Le matin, j'entre en ville. C'est une désolation. Pas un habitant. Tout est abandonné, renversé, pillé, saccagé. Le quartier que j'avais trouvé si beau en allant est méconnaissable... Je me retire. Je ne peux en voir davantage.

« Le roi Joseph, qui a assisté à la bataille, vient de repartir avec son armée pour Madrid.

« C'est à Burgos que j'ai vu l'empereur pour la première fois. Il a passé en revue le 2e corps d'armée, auquel nous appartenons. J'ai eu le temps de bien le voir et je l'ai entendu parler : « A quel corps appartenez-vous ? a-t-il demandé au lieutenant Jayet. — Au 3e régiment suisse. — C'est bon, suivez votre route. »

\* \* \*

Cependant les Anglais avaient débarqué à la Corogne, et l'armée de Galice tenait toujours campagne. C'est de ce côté-là que sont dirigés les Suisses :

« Nous nous engageons de nouveau dans les montagnes. Nous poussons une pointe jusqu'à St-Vincent, port de mer, où la garde nationale de Paris est arrivée et a livré un combat.

(A suivre.) A. Roulier.

**Théâtre Lumen.** — Savez-vous qui est **Belphégor** ? quel peut être ce fantôme qui aurait été vu, rôdant dans les salles du Louvre ? Telles sont les questions que nombre de personnes se posent depuis que la présentation du célèbre roman d'Arthur Bernède est annoncée à Lausanne. Le Théâtre Lumen présente dès aujourd'hui **Belphégor** ou **Le Fantôme du Louvre**. Cette semaine, première partie : « La Fantôme du Louvre ». Tous les jours, matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30 ; dimanche 19, deux matinées à 2 h. 30 et 4 h. 30.

Pour la rédaction : J. MONNET  
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

**Adresses utiles**

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

**Graines**

**La Maison BOUDE-GALLAY**  
**Ale 27 - LAUSANNE**

adressera franco, comme chaque année, son catalogue général pour 1928 à toute personne qui lui en fera la demande.  
— Téléphone 55.78. —

**LAITERIE DE ST-LAURENT** Rue St-Laurent 27  
Téléphone 59.60  
Spécialité : Beurre, oeufs du jour, Fromages de 1er choix.  
Mayakosse et Maya Santé, Tommes.  
J. Barraud-Courvoisier

**VERMOUTH CINZANO**

Un Vermouth, c'est quelconque, un Cinzano c'est bien plus sûr.  
P. POUILLLOT, agent général, LAUSANNE

Demandez un

**Centherbes Crespi**  
l'apéritif par excellence.